

IV. Les *maladies de l'âme (vesaniæ)*, qui consistent dans une altération quelconque des facultés intellectuelles, sans fièvre et sans assoupissement.

I^{er}. ORDRE.*Des maladies comateuses.*

Les *maladies comateuses* peuvent se distinguer en trois genres : 1. *L'asphyxie* qui est la suspension complète de tout sentiment et mouvement : cette maladie ne diffère en réalité de la mort que parce que le principe de vie, quoiqu'en apparence éteint, subsiste encore et est susceptible d'être ranimé, ce qu'on ne peut connoître que par l'événement. 2. *L'apoplexie*, dans laquelle les mouvemens volontaires seuls sont suspendus par un assoupissement profond et subit, tandis que l'action des organes qui servent à la circulation et à la respiration, est au contraire plus forte que dans l'état de santé ; 3. *L'hydrocéphale*, dans lequel l'assoupissement n'est ni subit, ni complet, et où ce n'est que graduellement et partiellement que le malade perd la faculté d'exécuter les mouvemens volontaires.

1.^{er} GENRE.*De l'Asphyxie.*

L'*asphyxie* est une suspension complète de la respiration, qui produit toujours une mort apparente. Il y en a cinq espèces principales; 1. l'*asphyxie* par *étranglement*, soit en conséquence de la suspension, soit par les efforts d'un accouchement laborieux; 2. l'*asphyxie* par *submersion*; c'est celle qui a lieu lorsqu'on se noie; 3. l'*asphyxie* par l'effet des *vapeurs méphitiques*, telles que celle du moût de vin, ou celle de la braise mal allumée; 4. l'*asphyxie* par l'effet d'un *froid* excessif, dont il résulte une extrême tendance au sommeil, qui dégénère bientôt en une *asphyxie* promptement mortelle; 5. l'*asphyxie* par l'effet d'un violent *spasme*, produit lui-même par quelque cause morale ou physique, comme cela arrive quelquefois aux femmes hystériques, et comme on doit toujours le soupçonner dans une mort subite, dont on ne connoît pas la cause.

Dans les unes et dans les autres, les principaux moyens de guérison à employer sont, l'insufflation, les frictions, la chaleur extérieure et en général tous les moyens de réveiller l'irritabilité suspendue. Ces moyens doivent être

continué sans interruption pendant quelques heures. Si l'on parvient à rétablir la respiration, le malade est pour l'ordinaire sauvé. Il ne tarde pas à reprendre ses facultés, et il suffit de quelques précautions de régime pour le ramener en peu de temps à son état naturel.

Outre ces moyens généraux et convenables dans toutes les espèces d'asphyxie, chacune exige quelques précautions particulières.

a. L'asphyxie produite par l'étranglement est toujours accompagnée d'un état de pléthore dans le cerveau, en conséquence de la compression des veines jugulaires, compression qui empêche le retour du sang et l'accumule dans la tête. Aussi le visage est-il presque toujours dans ces cas-là d'un rouge livide; les vaisseaux sont gonflés, et la saignée est plus convenable dans cette espèce d'asphyxie que dans toutes les autres. J'ai vu des enfans morts en apparence en venant au monde, qui ont été sauvés par une saignée accidentelle produite par la rupture du cordon.

b. L'asphyxie produite par la *submersion*, étant toujours accompagnée d'un grand froid exige plus particulièrement le secours de la chaleur extérieure, jusqu'à ce que le malade ait repris sa chaleur naturelle. On a beaucoup recommandé dans cette espèce d'asphyxie les

lavemens de fumée de tabac ; et dans un grand nombre de villes , la police a fait placer dans les endroits voisins de ceux où ces accidens arrivent le plus souvent en été , des boîtes qui renferment les ustensiles propres à l'administration de ces lavemens. Mais des expériences modernes ont prouvé qu'ils peuvent avoir un effet narcotique très-dangereux (1). Si des boîtes sont nécessaires, il vaudrait mieux qu'elles renfermassent les ustensiles propres à souffler de l'air pur dans les poumons. Car c'est là , comme dans toutes les asphyxies , le moyen de guérison le plus efficace. Mais comme le succès des secours dépend surtout de leur promptitude , il faut prendre garde que les établissemens de ce genre ne fassent pas perdre un temps précieux , en persuadant au peuple qu'on ne peut donner aucun secours à un noyé jusqu'à-ce que la boîte soit arrivée.

c. L'asphyxie produite par des *vapeurs méphitiques* , exige , outre les moyens généraux , le grand air et les arrosemens d'eau froide.

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, vol. XIII, ou le Recueil de ces différens morceaux , que j'ai publié séparément sous le titre d'*Observations sur les morts apparentes, traduites librement de l'Anglais*, in-8. chez Paschoud , libraire à Genève. An 8.

On sait que les malheureux chiens qu'on asphyxie dans la grotte *del cane*, pour satisfaire la curiosité des voyageurs, reprennent à l'instant connoissance, si on les plonge dans le lac voisin.

d. L'asphyxie qui est l'effet du *froid* sembleroit devoir exiger beaucoup de chaleur extérieure. Mais l'expérience a démontré qu'il ne faut faire usage de ce moyen qu'avec circonspection et graduellement, qu'il faut commencer le traitement de cette espèce d'asphyxie par des frictions avec la neige, ou l'eau froide, et que ce n'est que peu-à-peu qu'on doit avoir recours à une chaleur plus forte, tout changement brusque de température pouvant produire la gangrène qui est la suite naturelle de l'application long-temps continuée d'un froid excessif, surtout lorsqu'elle est locale, plutôt qu'universelle.

e. Enfin, l'asphyxie produite par un *spasme*, exige, outre les précautions générales, l'emploi des antispasmodiques, tels que l'æther, l'alkali volatil, l'assa fætida, le musc, etc. soit en lavemens, soit en embrocations sous le nez et aux tempes, soit en potion, dès que le malade se trouve en état d'avaler.

Dans toute mort subite, dont la cause n'est pas bien apparente, il faut prendre les mêmes précautions que pour l'asphyxie, et différer

l'enterrement jusqu'à la putréfaction ou l'ouverture (1).

(1) On a plusieurs exemples de rétablissement complet dans des cas où la vie avoit été suspendue pendant plusieurs heures et sous les circonstances les plus défavorables; on a même des exemples de résurrection, s'il est permis de se servir de ce terme, au moment de l'ensevelissement. J'ai lieu de croire que ces sortes d'événemens ont toujours été bien plus rares à Genève qu'ailleurs, parce que depuis près de trois siècles, on y observe un règlement de police fort sage. Aucun mort ne peut y être enterré sans avoir été examiné avec soin, quelques heures après son décès, par un chirurgien-visiteur, chargé de s'assurer de l'extinction complète du principe de vie et des causes qui ont produit la mort. Ce règlement n'est qu'imparfaitement observé dans les campagnes; aussi ai-je eu connoissance d'une fille de de vingt à vingt-cinq ans, El. R. qui faillit, il y a trente ans, à être enterrée vivante. Elle demouroit à deux lieues de la ville et étoit depuis long-tems sujette à des attaques nerveuses, dans lesquelles elle perdoit complètement connoissance. Dans une de ces attaques, plus forte que les autres, ses parens appelèrent un chirurgien qui étant à moitié ivre décida qu'elle étoit morte. On le crut; on l'enveloppa d'un linceuil, et on l'exposa sur les planches de son lit. On prit jour et heure pour ses funérailles, auxquelles on invita ses parens et ses amies. Dans le nombre se trouvoit une fille de son âge, qui demouroit à une ou deux lieues de là, et qui accourut aussitôt, pour voir et embrasser son amie, avant qu'on l'ensevelit. Elle défit le linceuil, couvrit le visage et les lèvres de la défunte de baisers,

2.^e GENRE.*L'apoplexie.*

2. *L'apoplexie* est une maladie comateuse, dans laquelle quoique le malade soit plongé dans un assoupissement profond, qui lui ôte absolument tout sentiment, la respiration et le pouls sont plus élevés que dans l'état naturel, en sorte que pour l'ordinaire il ronfle fortement, et que le pouls est plein, dur et souvent fréquent. Des maux de tête, des vertiges, des éblouissemens précèdent communément la maladie. Tout-à-coup ces symptômes augmentent, le malade se sent incapable de faire les mouvemens qu'il médite, il chancelle, il tombe, il essaie de parler, et ne le peut qu'avec peine, en balbutiant, et en cherchant ce qu'il veut dire. Il s'agite dans des angoisses qui aboutissent au bout d'une heure ou deux à l'assoupissement profond, qui fait le caractère de la maladie. Au 3.^e jour, le ronflement dégénère en agonie, le pouls baisse et le malade meurt. A l'ouverture on trouve du sang, ou une sérosité jaunâtre et limpide, épanchée dans les ven-

et crut s'apercevoir qu'elle respiroit encore. Elle redoubla ses caresses, et fit si bien qu'elle la rappela à la vie. Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts.* XIII, p. 59.

tricules du cerveau , ou un simple engorgement des vaisseaux de la surface ; mais si le malade sortant peu-à-peu de sa léthargie , reprend insensiblement connoissance , il se trouve pour l'ordinaire complètement impotent et *paralytique* d'un côté du corps. Il est rare que la léthargie cesse sans produire un accident pareil.

La maladie varie soit par son invasion , soit par sa durée , soit par les symptômes concomitans , qui l'ont fait distinguer en apoplexie *sanguine* et *séreuse* , selon que la rougeur ou la pâleur du visage , la plénitude ou la faiblesse du pouls , le plus ou moins de gonflement des vaisseaux sanguins , la respiration plus ou moins élevée , etc. font présumer que l'épanchement est sanguin ou séreux.

Cette distinction qui paroîtroit devoir être d'une grande importance dans la pratique ne m'a pas paru telle. Car dans tous les cas , lorsque l'âge du malade ne permet pas de supposer une diathèse ou disposition inflammatoire , je trouve la saignée plus nuisible qu'utile. Elle abat pour l'ordinaire les forces du malade , et accélère la catastrophe. Les sangsues ont moins d'inconvéniens. Mais encore ne faut-il les employer qu'avec circonspection.

Il seroit plus utile de prendre pour caractère spécifique , la cause occasionnelle ; ce qui donne

roit cinq espèces d'apoplexie, dans chacune desquelles le traitement doit être un peu différent.

a. L'apoplexie pléthorique, dans laquelle on ne distingue aucune autre cause occasionnelle que la plénitude des vaisseaux de la tête. C'est dans cette espèce à laquelle les vieillards sont particulièrement sujets, que l'attaque est communément précédée de quelques-uns des symptômes précurseurs cités ci-dessus, et qu'elle se termine pour l'ordinaire par la paralysie. Le traitement qui m'a le mieux réussi, et qui est d'autant plus convenable qu'il est également admissible dans les autres espèces d'apoplexie, consiste à appliquer d'abord trois vésicatoires, un à la nuque, et deux aux jambes, après quoi, si le malade peut avaler, on lui donne de deux en deux heures une potion laxative, émétique et antispasmodique (N.º 91); ou, si l'organe de la déglutition est déjà affecté, des lavemens avec le tartre stibié, ou le vin antimonié (N. 92). On continue ces remèdes pendant tout le temps de la léthargie, en éloignant, ou rapprochant les doses, suivant le plus ou moins d'effet qu'ils produisent.

b. L'apoplexie traumatique, qui est produite immédiatement par une chute, ou un coup violent sur la tête. Lorsqu'à la suite d'un accident semblable, le malade tombe aussitôt

en léthargie avec des symptômes apoplectiques, il y a toujours lieu de soupçonner ou quelque fracture et dépression subséquente des os du crâne, ou quelque extravasation du sang entre le crâne et les membranes, extravasation qui, comprimant le cerveau, est la cause immédiate de la maladie; ce qui exige un examen attentif pour y remédier aussitôt, s'il y a lieu, par l'opération du trépan. Cette opération consiste à enlever par une scie circulaire une portion de l'os sur lequel a porté le coup, afin de donner issue par cette ouverture aux fluides extravasés, et surtout afin de se procurer par-là un point d'appui, au moyen duquel on puisse relever les os déprimés. Indépendamment de cette précaution, la saignée et l'application réitérée des sangsues, sont presque toujours nécessaires dans cette espèce, pour prévenir l'inflammation; et les évacuans ne sont pas moins utiles pour faciliter la circulation du sang et diminuer la pléthore.

c. *L'apoplexie par empoisonnement.* Ici Pipécacuanba, et le tartre sublé sont surtout nécessaires, tant pour évacuer le poison, s'il se trouve encore dans l'estomac, que pour servir d'antidotes et obvier ainsi à ses mauvais effets. J'ai vu ces remèdes réussir admirablement bien, sans produire cependant aucune évacua-

tion, dans un cas de cette espèce, où la malade avoit pris volontairement une dose excessive d'opium, dans l'intention de s'empoisonner. A l'aide de l'ipécacuanha et surtout du tartre stibié donné successivement en grandes doses, je parvins à arrêter entièrement l'effet narcotique du poison; et au bout de 56 heures, une purgation avec l'huile de ricin acheva le rétablissement complet de la malade.

d. *L'apoplexie par métastase.* Il arrive souvent que les personnes sujettes à la goutte, ou au rhumatisme, ainsi que celles qui sont atteintes de quelque affection cutanée, tombent tout d'un coup, par le transport de la maladie primitive sur le cerveau, dans une espèce d'apoplexie qui exige surtout l'emploi des rubéfiants, des vésicatoires multipliés et des cautères, entre lesquels le plus efficace est sans contredit l'établissement d'un séton à la nuque; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse d'ailleurs avoir recours aux évacuans, comme dans l'apoplexie idiopathique, ou pléthorique.

e. Enfin *l'apoplexie spasmodique* qui est primitivement produite par quelque affection nerveuse, exige surtout, outre les moyens généraux, l'emploi des antispasmodiques les plus actifs. J'ai vu le musc opérer dans cette espèce d'apoplexie les cures les plus merveilleuses tant

par la promptitude que par l'intégrité de la guérison (1).

5.^e GENRE.

L'hydrocéphale, ou hydropisie de cerveau.

L'hydrocéphale, ou hydropisie de cerveau. C'est une maladie dont la cause ou l'effet est un épanchement de sérosités dans les ventricules du cerveau. Quoiqu'elle ait probablement toujours existé, elle n'est cependant bien connue que depuis la description qu'en a publiée le Prof. Whytt d'Edimbourg, il y a près

(1) J'en rappellerai ici une très-remarquable que j'ai publiée en détail dans un autre ouvrage (*Voyez la Bibl. Brit. Sc. et arts.* vol. XXXIII. p. 233.). C'étoit un homme hypocondriaque, âgé de près de 50 ans, qui, pour avoir bu de suite une très-grande quantité d'eau, eut une attaque complète d'apoplexie. Au troisième jour de la maladie, l'inutilité des remèdes employés pour sa guérison, et l'aggravation successive du mal faisoient désespérer de la vie du malade, lorsque tout à coup une forte dose de musc le fit passer de l'état d'un mourant à celui d'un homme plein de vie et de santé. Ce changement subit parut bien être l'effet immédiat du remède. Chaque fois que le malade l'avoit pris en doses inférieures, il y avoit eu un commencement d'action; aussitôt que la dose fut suffisante, son effet devint complet et durable.

de 40 ans (1), et il semble qu'elle devienne tous les jours plus commune qu'autrefois, au moins à Genève. Les enfans y sont incomparablement plus sujets que les adultes. Les premiers symptômes par lesquels elle se manifeste, sont des maux de tête accompagnés de vomissemens et d'un dépôt très-blanc, pesant, et plus ou moins abondant dans les urines qui sont d'ailleurs très-limpides, d'un jaune citron, et souvent parsemées de points brillans. Il survient ensuite de l'assoupissement. Le pouls se rallentit; puis il devient plus fréquent. Le malade est affecté de cris, d'angoisses, d'agitation difficiles à bien définir, mais qui, aux yeux d'un Médecin exercé, décèlent la nature de la maladie longtemps avant qu'elle soit clairement caractérisée par l'affection des yeux. Cette affection, qui est ordinairement précédée d'un regard louche, consiste dans une dilatation extraordinaire, ou plutôt dans des oscillations lentes et successives de la prunelle qui se dilate et se contracte alternativement et irrégulièrement à l'approche de la lumière. L'assoupissement dégénère alors peu à peu en une léthargie permanente, mais

(1) Voyez aussi un *Mémoire sur l'hydrocéphale interne*, que j'adressai en 1779 à la Société royale de médecine de Paris, et qui fut inséré dans le volume de ses Mémoires, publié en 1782, p. 194 et suiv.

incomplète. Il survient des convulsions dans les yeux, qui sur la fin deviennent rouges et chassieux, des crampes, des affections paralytiques, des vomissemens vermineux, des selles vertes, etc. et le malade meurt, communément dans l'espace de 12 à 20 jours, souvent beaucoup plus promptement, mais quelquefois beaucoup plus tard.

A l'ouverture, on trouve dans les ventricules du cerveau une grande quantité de sérosité jaunâtre, limpide, non coagulable par la chaleur et les acides, sans aucun engorgement extraordinaire dans les vaisseaux.

Cette maladie est quelquefois idiopathique, et paroît alors tenir à quelque prédisposition de famille. Souvent aussi elle se manifeste pendant la dentition, dont elle est plus communément aujourd'hui qu'autrefois un des principaux accidens. Souvent encore elle survient tout d'un coup dans le cours des fièvres continues les plus bénignes en apparence, ou dans des maladies chroniques qui paroisoient devoir se terminer différemment, ou subséquemment aux maladies éruptives, et particulièrement à la fièvre rouge, lorsque pendant la desquamation le malade a été imprudemment exposé à l'air; enfin elle est fréquemment occasionnée par une grande peur ou par quelque coup violent sur la tête.

Cette dernière cause est la plus ordinaire ; elle précède souvent de loin l'hydrocéphale ; on est du moins toujours à temps de prévenir ses effets par l'application des sangsues aux tempes immédiatement après l'accident, pour peu qu'il soit suivi de symptômes de contre-coup, ou de grande émotion dans le cerveau, (tels qu'un évanouissement, des vertiges, des nausées, de l'assoupissement, des convulsions, ou seulement une grande pâleur), quelque fugitifs que soient ces symptômes. S'ils ont beaucoup d'intensité, il faut de plus appliquer un vésicatoire à la nuque, et donner au malade une ou deux purgations brusques. Il faut employer les mêmes précautions après une grande peur ; et ces précautions sont dans l'un et l'autre cas d'autant plus importantes que si, soit pour les avoir négligées, soit par quelque autre cause imprévue, la maladie se déclare d'une manière bien prononcée, il n'est aucun moyen connu de guérison sur lequel on puisse compter, je ne dis pas avec certitude, mais même avec un certain degré de probabilité. A peine guérit-on deux ou trois malades sur cent, et encore ces guérisons sont-elles pour l'ordinaire imparfaites. Le malade demeure presque toujours ou paralytique, ou sujet à l'épilepsie et aux convulsions, ou il est atteint à quelque distance de l'hydrocéphale d'une maladie lente, prove-

nant de quelque affection du cœur, ou il succombe enfin sous quelque rechute mortelle. Les exemples de guérison complète sans accidens subséquens sont bien rares.

Cependant j'en ai vu quelques-uns, et comme dans ces cas-là la maladie a quelquefois parcouru tous ses périodes avant qu'on pût obtenir aucun symptôme d'amélioration, comme nous réussissons souvent d'ailleurs à guérir des enfans que nous avons bien des raisons de soupçonner atteints d'un hydrocéphale commençant, on ne doit jamais négliger les moyens de guérison qui ont paru dans l'un et l'autre cas avoir le plus de succès.

Ces moyens sont dans le commencement de la maladie, lorsque le visage est rouge, le mal de tête violent, les yeux très-sensibles à la lumière, etc. les sangsues aux tempes, les vésicatoires à la nuque ou sur la tête, le tartre stibié, les purgatifs et le mercure tant à l'intérieur (N.^{os} 93, 94) qu'à l'extérieur en frictions (1). Mais lorsque la maladie fait des progrès, et que l'indication principale est de soutenir les forces et de réprimer les convulsions, on emploie les juleps avec l'æther et la teinture de succin ou

(1) Voyez le Mémoire cité ci-dessus. Voyez aussi *Bibl. Brit., Sc. et Arts*, Vol. XXXVIII, p. 249.

de valériane, le kina, l'alkali volatil ; le vin, le phosphore dissous dans de l'huile d'amandes douces (N.º 95) (1), et en cas de grandes douleurs, l'opium, que j'ai vu dans deux ou trois malades qui paroissent souffrir beaucoup, réussir parfaitement bien, non-seulement comme palliatif, mais encore comme remède curatif.

II.º ORDRE.

Des Adynamies ou des maladies Atoniques.

Le second Ordre des maladies nerveuses comprend celles dont le principal symptôme est une grande diminution dans le ton ou la contraction habituelle des muscles qui servent à l'exercice de nos fonctions, mais sans léthargie. (*Adynamie.*)

J'en compte quatre genres ; 1. la *Paralysie* ; 2. la *Dyspepsie* ; 3. la *Chlorose* ; 4. la *Leucorrhée*.

1.º GENRE.

La Parylisie.

1. La *paralysie* est l'impossibilité, ou au moins une très-grande difficulté de remuer à

(1) Voyez la *Bibl. Brit. Sc. et Arts*, Vol. XXXIII, p. 236.